

Loeve&Collect

Cinquième semaine, cinquième thème. Et toujours, chaque jour à 10 heures, du lundi au vendredi, une œuvre à collectionner à prix d'ami, disponible uniquement pendant 24 heures. Inscription pour recevoir les informations par mail sur notre site www.loeveandco.com, sur Instagram [@loeveandco](https://www.instagram.com/loeveandco) ou sur Twitter [@co_loeve](https://twitter.com/co_loeve).

Semaine 5: Poésure et peinture

En 1993 à Marseille, la grande exposition *Poésure et Peinture* (sous le commissariat général de Bernard Blistène) entreprenait, pour la première fois à cette échelle, de faire un point d'envergure sur les relations entre la poésie et la peinture. Sous-titrée «D'un art, l'autre», elle s'efforçait surtout de montrer à quel point ces relations étaient dynamiques, vivantes, multicentriques et multilatérales. Si l'exposition débordait largement de ce cadre, elle a cependant grandement contribué à révéler, en les regroupant, l'importance capitale de la contribution des écrivains à la production artistique, largement sous-évaluée jusqu'alors, et dont il suffirait de citer un exemple, éclatant: Victor Hugo, avec sa pratique protéiforme et constante des arts graphiques, longtemps ignorée ou minimisée, passe aujourd'hui pour un précurseur incontournable de l'abstraction!

Bien sûr, le sujet n'était alors pas totalement neuf. De nombreux écrivains ont conduit en parallèle une véritable carrière d'artiste, d'Eugène Fromentin à Henri Michaux. D'autres, comme Christian Dotremont ou Marcel Broodthaers ont été des poètes de la vision, ce dernier plaçant par ailleurs sur le carton de sa première exposition la faussement cynique déclaration suivante: *«Moi aussi, je me suis demandé si je ne pouvais pas vendre quelque chose et réussir dans la vie. Cela fait un moment déjà que je ne suis bon à rien. Je suis âgé de quarante ans. L'idée enfin d'inventer quelque chose d'insincère me traversa l'esprit. Et je me mis aussitôt au travail...»* A contrario, de nombreux écrivains se sont lentement laissé envahir par leur désir de peinture, comme Henry Miller, jusqu'à finir par ne plus exercer leur créativité que dans ce domaine, à l'instar d'Eugène Ionesco.

Les écrivains ne sont pas des artistes comme les autres. C'est cette singularité même qui, aujourd'hui, rend leurs œuvres si désirables. Si les relations entre écriture et peinture ont depuis longtemps fait l'objet d'études, et de collections, à commencer par le magistral ouvrage de Michel Butor, publié par Skira dans Les Sentiers de la création, *Les Mots dans la peinture*, l'ensemble extraordinaire réuni par Pierre Belfond ou le magnifique album *L'un pour l'autre. Les écrivains dessinent*, de Jean-Jacques Lebel, co-édité par l'IMEC et Buchet-Chastel. Aujourd'hui, la pluridisciplinarité est sans doute mieux acceptée par un milieu de l'art qui a appris à s'ouvrir, et la reconnaissance de l'apport graphique des écrivains s'accélère, comme en témoignent les récentes rétrospectives consacrées à Henri Michaux au musée Guggenheim de Bilbao en 2018 ou Ghérasim Luca au Centre Pompidou en 2019, mais aussi la passionnante révélation des *Ephémérides* de Jacques Prévert par la Galerie Pauline Pavéc à Paris cette année.

Henry Miller (1891-1980)



Henry Miller (1891-1980)

Sans titre, 1962

Aquarelle sur papier

35,5 x 47 cm

Signée, datée, annotée et dédiée en bas à droite

N° Inv. M / 1308

Prix conseillé: ~~4.000 euros~~

Prix Loeve&Co-lect: 2.600 euros

Henry Miller (1891-1980)

Son ouvrage Aquarelles se présente comme une longue lettre adressée par Henry Miller à Emil Schnellock, un ami d'enfance retrouvé par hasard. Dissertant et digressant sur le thème de l'art, Henry Miller laisse libre cours à son amour pour la peinture, et surtout l'aquarelle, qu'il pratique de plus en plus assidûment. Dans un joyeux désordre créateur, Miller fait part de ses trouvailles, de ses progrès, des peintres qu'il aime, tout en établissant des parallèles avec ses textes, et, surtout, avec le processus même de l'écriture. Comme dans ses livres, la philosophie vitaliste de Miller y éclate en plein jour: *«Quand je peins je me sens bien, disait-il. Et si cela me rend heureux, il y a bien des chances pour que cela rende aussi les autres heureux»*. Bien qu'il l'ait pratiquée toute sa vie, l'aquarelle a manifestement pris une importance grandissante, et la plupart de ses œuvres qui nous sont parvenues datent, comme celle-ci, des années 1960 ou 1970. Dedicacée à un ami allemand, annotée avec humour en allemand, cette œuvre témoigne aussi de l'attachement viscéral de Miller, descendant d'immigrés allemands, à l'Europe, à son folklore, son histoire, sa philosophie, mais aussi la joie de vivre qu'il associera toujours à ses premiers séjours parisiens. Sa peinture ressort d'un hédonisme dionysiaque: *«Je ne sais plus ce que je fais ni où je suis... J'ai deux pinceaux dans une main et trois dans l'autre et je n'arrête pas de chanter, de danser, de me balancer, de tituber, de fredonner, de jurer, de crier...»*, jubile-t-il.

«Pour Miller, peindre c'est naître, c'est vivre cette innocence primordiale de l'enfant qui découvre le monde. Néanmoins sa peinture, à la gaieté du coloris près, est à l'opposé des dessins d'enfants. Même si le romancier avoue ne pas savoir dessiner, sa peinture est savante (...) son œuvre picturale est une synthèse de toute la peinture de la première moitié du XXème siècle. En effet, il faut bien dire ou avouer que l'on y trouve un résumé de l'art de Klee, de Hans Reichel, de George Grosz, de Nolde pour l'Allemagne; de Chagall, Rouault, Léger, Dufy, Matisse, Picasso, Pascin, pour l'école de Paris; de Georgia O'Keefe et de John Marin pour les Etats-Unis. Reste que cet amalgame constitue un œuvre étonnamment personnel autant que celui d'un peintre-témoin de son époque – tout comme l'écriture annonce une mutation de la sensibilité et de la sexualité occidentales. Les éléments figuratifs hétérogènes, amalgamés comme dans un rêve, mais plastiquement reliés entre eux par des passages, des reflets, des transparences, se réduisent le plus souvent à quelques espèces végétales, objectales ou animales: personnages, maisons, fleurs, poissons, oiseaux, quadrupèdes, bateaux à voiles. Mais c'est la figure humaine qui occupe la première place. Ces sujets offrent, d'une aquarelle à l'autre, des variantes mais paraissent provenir d'une sorte de matrice, de moule commun. A ces formes qui lui tiennent lieu d'alphabet graphique, Miller mêle des signes qui sont aussi des symboles, telles l'échelle, l'étoile de David, la lune (pleine ou en croissant). Ces signes récurrents sont une sorte de leitmotiv».

Françoise Py